

# La maison du chat-qui-pelote : [suite]

Autor(en): **Balzac, Honoré de**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **57 (1919)**

Heft 26

PDF erstellt am: **22.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-214805>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern. Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

*Gremau capora de Saint-Cierge. Ce trois d'août 1806.*

Calzo lo lâivro dein ma veste, et vé lo montrâ au z'altro Vaudois dao bataillon. Mâ nion ne voliâvê avâi cognu stu capora Gremau, et ne savê pas que mè dere dè cein : lo lâivro et la demi-batze, à mein que la metzance lâi eusse' ètâ, ne pouvaient lire z'allâ tot solé ein Espagne. Adan ie lzertzo adi, et à la fin tràovo stu capora Gremau dein on otro bataillon suisse que servessâ assebin ein Espagne. Lâi baillo son lâivro et sa demi-batze, et lâi dèmando comeint doa diâbillo sè sant tràova dein cllia tràbllia dè sta cassina. Mâ ne mè repond rein, guegnè eintre le folliet et se met à pliorâ qu'on borni... L'avâi mè dein lo petiou lâivro la tsanson dâi z'armaillî et onna rousa qu'onna felhie dè Metru lâi avâi baillî dè sovegeince. Et petadan, l'avâi ètâ prâi pè lè guèrillou, que lâi avant robâ sa derrière demi-batze et lo petiou lâivro; mâ comeint l'allâvâ lo fuselhî, lè Français l'avant reprâi. Et vateique comeint cllia demi-batze dè Berna et lo *Conto dau crâisu* sè san trovâ dein cllia tràbllia dè sta cassina, dein stu velâdzo dè per lè z'Espagne.

#### SOUVENIR ALFRED CERESOLE

Le comité d'initiative qui, sous les auspices de la société des Anciens Bellettrien, avait constitué, en 1916, le *Souvenir Alfred Ceresole*, s'est réuni dernièrement sur la terrasse de St-Martin, à Vevey, où a été érigé le modeste monument (un bloc brut avec médaillon et inscription) dédié à la mémoire de celui qui fut un fidèle serviteur de notre Eglise, un ardent patriote et un poète délicat.

Ce rustique bloc, extrait des carrières d'Arvel — dans lequel le sculpteur Ch. Reymond a su avec talent faire ressortir l'expressive physiognomie de l'auteur de la *Légende des Alpes* et de *Jean-Louis* — est placé dans le site qui lui convient, à l'entrée du temple où Alfred Ceresole a si souvent prêché.

L'inauguration aura lieu aujourd'hui samedi, à 3 1/2 heures. Une cérémonie très simple, où sont conviés tous ceux qui ont gardé le souvenir d'Alfred Ceresole, permettra au comité de remettre aux autorités veveysannes le monument destiné à rappeler, aux générations actuelles et futures, celui qui aima tant sa belle patrie et sut la chanter et la décrire avec tant d'enthousiasme.

Tous les amis d'Alfred Ceresole sont donc convoqués à Vevey, pour rendre un hommage d'admiration et de reconnaissance à notre regretté littérateur vaudois.

**Bout de conversation.** — Le chef de la délégation allemande à Versailles s'appelle d'Haniel...

— Alors, c'est d'Haniel dans la fosse au... Tigre!

13 Feuilleton du CONTEUR VAUDOIS

## LA MAISON DU CHAT-QUI-PELOTE

PAR

HONORÉ DE BALZAC

Cependant, à l'expiration de cette année aussi charmante que rapide, Sommervieux sentit un matin la nécessité de reprendre ses travaux et ses habitudes. Sa femme était enceinte. Il revit ses amis. Pendant les longues souffrances de l'année où, pour la première fois, une jeune femme nourrit un enfant, il travailla sans doute avec ardeur; mais parfois il retourna chercher quelques distractions dans le grand monde. La maison où il allait le plus volontiers était celle de la duchesse de Carigliano, qui avait fini par attirer chez elle le célèbre artiste.

Quand Augustine fut rétablie, quand son fils ne réclama plus ces soins assidus qui interdisent à une mère les plaisirs du monde, Théodore en était arrivé à vouloir éprouver cette jouissance d'amour-propre que nous donne la société quand nous y apparaissions avec une belle femme, objet d'envie et d'admiration. Parcourir les salons en s'y montrant avec l'éclat emprunté de la gloire de son mari, se voir jalosée par toutes les femmes, fut

pour Augustine une nouvelle moisson de plaisirs; mais ce fut le dernier reflet que devait jeter son bonheur conjugal. Elle commença par offenser la vanité de son mari, quand, malgré de vains efforts, elle laissa percer son ignorance, l'impropriété de son langage et l'étroitesse de ses idées.

Le caractère de Sommervieux, dompté pendant près de deux ans et demi par les premiers emportements de l'amour, reprit, avec la tranquillité d'une possession moins jeune, sa pente et ses habitudes un moment détournées de leur cours. La poésie, la peinture et les exquises jouissances de l'imagination possèdent sur les esprits élevés des droits imprescriptibles. Ces besoins d'une âme forte n'avaient pas été trompés chez Théodore pendant ces deux années, ils avaient trouvé seulement une pâture nouvelle.

Quand les champs de l'amour furent parcourus, quand l'artiste eut, comme les enfants, cueilli des roses et des bluets avec une telle avidité qu'il ne s'apercevait pas que ses mains ne pouvaient plus les tenir, la scène changea. Si le peintre montrait à sa femme les croquis de ses plus belles compositions, il l'entendait s'écrier comme eût fait le père Guillaume : — C'est bien joli! Son admiration sans chaleur ne provenait pas d'un sentiment consciencieux, mais de la croyance sur parole de l'amour. Augustine préférait un regard au plus beau tableau. Le seul sublime qu'elle connût était celui du cœur. Enfin, Théodore ne put se refuser à l'évidence d'une vérité cruelle : sa femme n'était pas sensible à la poésie, elle n'habitait pas sa sphère, elle ne le suivait pas dans tous ses caprices, dans ses improvisations, dans ses joies, dans ses douleurs; elle marchait terre à terre dans le monde réel, tandis qu'il avait la tête dans les cieux.

Les esprits ordinaires ne peuvent pas apprécier les souffrances renaissantes de l'être qui, uni à un autre par le plus intime de tous les sentiments, est obligé de refouler sans cesse les plus chères expansions de sa pensée, et de faire rentrer dans le néant les images qu'une puissance magique le force à créer. Pour lui, ce supplice est d'autant plus cruel, que le sentiment qu'il porte à son compagnon ordonne, par sa première loi, de ne jamais rien se dérober l'un à l'autre, et de confondre les effusions de la pensée aussi bien que les épanchements de l'âme. On ne trompe pas impunément les volontés de la nature : elle est inexorable comme la Nécessité, qui, certes, est une sorte de nature sociale.

Sommervieux se réfugia dans le calme et le silence de son atelier, en espérant que l'habitude de vivre avec des artistes pourrait former sa femme, et développerait en elle les germes de haute intelligence engourdis que quelques esprits supérieurs croient préexistants chez tous les êtres; mais Augustine était trop sincèrement religieuse pour ne pas être effrayée du ton des artistes. Au premier dîner que donna Théodore, elle entendit un jeune peintre disant avec cette enfance légèreté qu'elle ne sut pas reconnaître et qui absout une plaisanterie de toute irréligion : — Mais, madame, votre Paradis n'est pas plus beau que la Transfiguration de Raphaël? Eh! bien, je me suis lassé de la regarder. Augustine apporta donc dans cette société spirituelle un esprit de défiance qui n'échappait à personne. Elle gêna. Les artistes gênés sont impitoyables : ils fuient ou se moquent.

Madame Guillaume avait, entre autres ridicules, celui d'outrer la dignité qui lui semblait l'apanage d'une femme mariée; et quoiqu'elle s'en fût souvent moquée, Augustine ne sut pas se défendre d'une légère imitation de la prudence maternelle. Cette exagération de pudeur, que n'évitaient pas toujours les femmes vertueuses, suggéra quelques épigrammes à coups de crayon dont l'innocent badinage était de trop bon goût pour que Sommervieux pût s'en fâcher. Ces plaisanteries eussent été même plus cruelles, elles n'étaient après tout que des repréailles exercées sur lui par ses amis. Mais rien ne pouvait être léger pour une âme qui recevait aussi facilement que celle de Théodore des impressions étrangères. Aussi éprouva-t-il insensiblement une froideur qui ne pouvait aller qu'en croissant.

Pour arriver au bonheur conjugal, il faut gravir une montagne dont l'étroit plateau est bien près d'un revers aussi rapide que glissant, et l'amour du peintre le descendait. Il jugea sa femme incapable d'apprécier les considérations morales qui justifiaient, à ses propres yeux, la singularité de ses manières envers elle, et se crut fort innocent en

lui cachant des pensées qu'il ne comprenait pas et des écarts peu justiciables au tribunal d'une conscience bourgeoise. Augustine se renferma dans une douleur morne et silencieuse.

Ces sentiments secrets mirent entre les deux époux un voile qui devait s'épaissir de jour en jour. Sans que son mari manquât d'égards envers elle, Augustine ne pouvait s'empêcher de trembler en le voyant réserver pour le monde les trésors d'esprit et de grâce qu'il venait jadis mettre à ses pieds. Bientôt, elle interpréta fatalement les discours spirituels qui se tiennent dans le monde sur l'inconstance des hommes. Elle ne se plaignit pas, mais son attitude équivalait à des reproches. Trois ans après son mariage, cette femme jeune et jolie, qui passait si brillante dans son brillant équipage, qui vivait dans une sphère de gloire et de richesse enviée de tant de gens insouciantes et incapables d'apprécier justement les situations de la vie, fut en proie à de violents chagrins. Ses couleurs pâlirent. Elle réfléchit, elle compara; puis, le malheur lui déroula les premiers textes de l'expérience. Elle résolut de rester courageusement dans le cercle de ses devoirs, en espérant que cette conduite généreuse lui ferait recouvrer tôt ou tard l'amour de son mari; mais il n'en fut pas ainsi.

Quand Sommervieux, fatigué de travail, sortait de son atelier, Augustine ne cachait pas si promptement son ouvrage, que le peintre ne pût apercevoir sa femme raccommode avec toute la minutie d'une bonne ménagère le linge de la maison et le sien. Elle fournissait, avec générosité, sans murmure, l'argent nécessaire aux prodigalités de son mari; mais, dans le désir de conserver la fortune de son cher Théodore, elle se montrait économe soit pour elle, soit dans certains détails de l'administration domestique. Cette conduite est incompatible avec le laisser-aller des artistes qui, sur la fin de leur carrière, ont tant joui de la vie, qu'ils ne se demandent jamais la raison de leur ruine. Il est inutile de marquer chacune des dégradations de couleur par lesquelles la teinte brillante de leur lune de miel atteignit à une profonde obscurité.

Un soir, la triste Augustine, qui depuis longtemps entendait son mari parler avec enthousiasme de madame la duchesse de Carigliano, reçut d'une amie quelques avis méchamment charitables sur la nature de l'attachement qu'avait conçu Sommervieux pour cette célèbre coquette qui donnait le ton à la cour impériale. A vingt et un ans, dans tout l'éclat de la jeunesse et de la beauté, Augustine se vit trahie pour une femme de trente-six ans. En se sentant malheureuse au milieu du monde et de ses fêtes désertes pour elle, la pauvre petite ne comprit plus rien à l'admiration qu'elle y excitait, ni à l'envie qu'elle inspirait. Sa figure prit une nouvelle expression. La mélancolie versa dans ses traits la douceur de la résignation et le pâleur d'un amour dédaigné. Elle ne tarda pas à être courtisée par les hommes les plus séduisants; mais elle resta solitaire et vertueuse.

(A suivre.)

**On la recommandera!** — Dans un village du canton, un vagabond frappe à une porte pour solliciter l'aumône. La maîtresse du logis le fait entrer et lui sert une assiette d'appétissante soupe aux choux. Le mendiant s'en poulèche.

— Eh! bien, mon ami, comment la trouvez-vous?

*Le vagabond.* — Exquise! Je la recommanderai aux amis et connaissances!

**Royal-Biograph.** — La direction du Royal Biograph vient de s'assurer l'exclusivité pour la Suisse de douze films, douze merveilles, interprétés par Miss Mary Miles, une jeune américaine d'une éclatante beauté. Au programme : « Charme vainqueur », comédie sentimentale et humoristique en 3 actes. Pour la première fois « Elle! » grand drame moderne et mondain qui donne lieu à de fort belles scènes. Dimanche, matinée permanente dès 2 1/2 h. de l'après-midi. Tous les jours, matinée à 3 heures et soirée à 8 1/2 heures.

**Ketol** NEURALGIE MIGRAINE  
BOITE FR 180  
TOUTES PHARMACIES

Julien MONNET, éditeur responsable.

LAUSANNE. — IMPRIMERIE ALBERT DUPUIS